

## SOIR DE BATAILLE

Le choc avait été très rude. Les tribuns  
Et les centurions, ralliant les cohortes,  
Humaient encor, dans l'air où vibraient leurs  
[voix fortes,  
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un oeil morne, comptant leurs compagnons dé-  
[funts,  
Les soldats regardaient, comme des feuilles  
[mortes,  
Au loin, tourbillonner les archers de Phraortes;  
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,  
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,  
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,  
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,  
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant.

JOSE-MARIA DE HEREDIA,  
de l'Académie française.

## MORT DE TURENNE

Turenne s'arrêta un moment pour contempler  
une vue admirable; à ses pieds, le petit clocher  
de Sasbach, perdu dans les vergers; au loin, la  
chaîne bleue des Vosges, et, dans la plaine, la  
flèche rouge de Strasbourg sortant de la verdure  
des bois. Hamilton mit fin à cette rêverie:

—Monsieur, on tire sur vous.

—Allons-nous-en, répond le maréchal; je ne  
veux pas être tué aujourd'hui.

Et il recula pour se garer des balles et des  
boulets, et aussi pour chercher un peu d'ombre;  
midi était passé et le soleil était brûlant; un  
gros arbre donna l'abri de ses branches; Turenne  
s'amusa à y faire grimper un soldat, ainsi  
placé en vigie.

Survint Saint-Hilaire, lieutenant-général de  
l'artillerie:

—Vous plairait-il, Monseigneur, de venir voir  
l'emplacement où je vais mettre en batterie?  
Mes pièces me suivent.

Et Turenne rebroussa chemin.

A ce moment, l'artillerie impériale envoyait  
une volée. Le bras déjà étendu de Saint-Hilaire  
fut emporté; Turenne, frappé en plein corps,  
roula dans les jambes de son cheval, "ouvrit  
deux fois la bouche et les yeux fort grands, et  
demeura tranquille pour jamais". Le corps fut  
déposé, d'abord au pied de l'arbre qui venait  
d'abriter le héros vivant, puis porté à la cha-  
pelle Saint-Nicolas; le prêtre, à qui le maréchal  
avait parlé le matin, achevait de réciter ses  
oraisons.

Turenne tombait au moment où la victoire  
allait, encore une fois, couronner ses cheveux  
blancs. dans toute la puissance et toute l'audace  
de son génie, dans le plus vif éclat de sa gloire  
et comme dans une sorte d'apothéose, élevé sur  
un tertre d'où sa vue embrasse l'Alsace qu'il  
vient encore de sauver, le visage tourné vers la  
France, que son épée sert depuis cinquante ans,  
le dos à la Forêt Noire qu'il a maintes fois fran-  
chie victorieusement, tenant, à ses pieds, l'en-  
nemi qu'il vient enfin de saisir.

Montecuculli fut des premiers informés, peut-  
être même avant Lorges; on assure qu'un chi-  
rurgien, traversant les lignes au galop, lui avait  
aussitôt porté la nouvelle. Il l'accueillit avec  
une gravité émue et respectueuse.

—Messieurs, dit-il en se retournant vers ses  
officiers, il vient de mourir un homme qui fai-  
sait honneur à l'homme.

Duc D'AUMALE.

Il faut vouloir vivre et savoir mourir. — Na-  
poléon.

\* \* \*

La vie est faite de contradictions — Général  
Dragomirof.

## EN MANDCHOURIE

(AOUT 1904)

On a étendu le corps du soldat sur quelques  
planches, dans un réduit, près du portail; les  
mains jointes sur la capote grise, la tête livide  
sur qui, déjà, trop de mouches commencent à se  
poser; à côté du nez, un petit trou noirâtre, une  
plaie à peine visible, fermée par un caillot de  
sang; c'est par là que la balle est entrée et  
qu'elle a tué net le soldat.

Dans la cour, cinq à six hommes apprêtent le  
cerceuil, quelques planches mal rabotées, clouées  
hâtivement; les camarades du mort ont apporté  
des feuillages et tressé deux couronnes entre-  
mêlées de fleurs. Le corps, soulevé doucement,  
est déposé dans le cercueil; on glisse, entre les  
doigts inertes, les médailles que le vivant por-  
tait toujours sur lui; on fixe, à sa poitrine, la  
croix de Saint-Georges, qu'il avait, par sa bra-  
voure, gagnée à Oua-Fan-Gou.

C'était un chasseur sibérien, un soldat d'élite  
de l'infanterie montée. Blessé à la dernière ba-  
taille, il était resté quelques jours à l'hôpital de  
Liao-Yang, dont il revenait hier. Son détache-  
ment, composé des meilleurs tireurs, est bien  
souvent employé, et il a été tué dans l'engage-  
ment de ce matin.

Sous les arbres, aux dernières maisons du vil-  
lage, le pope, un jeune homme à grande barbe

noire, l'oeil éteint derrière ses lunettes, a revêtu  
les vêtements d'officiant, les étoffes raides,  
qu'un soldat vient d'apporter, pauvrement ser-  
rées dans une serviette. Devant les saintes  
icones, clouées à un tronc d'arbre, le cercueil  
est posé sur la terre, sans couvercle, le visage  
du mort, à nu, sous la pluie fine qui tombe sans  
relâche. Une section est là, sous les armes; les  
officiers entourent le pope qui, d'une voix basse,  
sourde, psalmodie les chants funèbres, tandis  
que, sur des notes plus hautes, plus claires, un  
soldat assistant fait les répons.

Les soldats du détachement, les compagnons  
du mort, se courbent sous la prière, dévotement.  
Tous ensemble, ils tombent à genoux sur le sol  
détrempé; tous ensemble, ils baisent cette terre  
qui retiendra un des leurs, dans laquelle, peut-  
être, ils seront mis demain.

Une dernière oraison; le pope jette, sur le  
corps, une poignée de terre; au commandement  
sec, les soldats présentent les armes; quatre  
hommes enlèvent, sur leurs épaules, la caisse et  
l'important, à travers champs, jusqu'à ce bos-  
quet, là bas, où la fosse est creusée.

Une heure après, les chevaux sont sellés, les  
escadrons réunis; la brigade a reçu subitement  
l'ordre de se porter plus au Sud, à quelques  
kilomètres des avant-postés japonais; et, dans  
la pluie, dans la brume, les cavaliers s'en vont  
de ce village où ils ne reviendront jamais.

RAYMOND RECOULY.

(Du "Temps").



GUERRE RUSSO-JAPONAISE — Officiers russes examinant le corps d'un blessé, mutilé par les Japonais